

À propos du livre d'Albert Jacquard

I. La foi chrétienne interrogée

Le livre d'Albert Jacquard [1] a été, depuis quelques semaines, répandu et commenté. On le trouvait dans plusieurs grandes surfaces commerciales. Il faut se réjouir de cet événement qui prouve que les grandes questions ne sont pas réservées aux membres de cercles d'études, ni même à ceux qui se déclarent croyants. Plusieurs lecteurs nous ont, bien sûr, interrogés à son sujet. Nous avons choisi de proposer une double série de réflexions. Ce travail a été produit par l'Institut théologique d'Auvergne, de Clermont-Ferrand [2]. C'est l'œuvre du P. Pierre Jay, collaborateur habituel de notre revue et d'un scientifique, M. Louis Avan dont on trouvera les titres universitaires à la suite de sa signature. Nous remercions l'I.T.A d'avoir choisi Esprit et Vie pour publier les résultats de son travail.

I. La foi chrétienne interrogée

Il est des livres qui sont, en partie, du registre de la confiance. Les mots qui sont nos yeux sont riches d'harmoniques personnelles : le lecteur ne peut l'oublier. Le recenseur, non plus.

Mais ce sont aussi des livres. L'auteur a mûrement réfléchi son cheminement et a pensé que la description de cette route serait utile à plus d'un. Du coup, les mots gardent bien leur sens très personnel mais ils sont aussi les mots des lecteurs. Ils leur sont destinés. Il n'est donc pas impudent de chercher ce que disent ces mots. Écrire, c'est toujours s'exposer. Chacun le sait.

Le livre d'Albert Jacquard peut donc être lu par tout un chacun. Je dois avouer que je ne l'ai pas reçu de l'éditeur mais qu'un lecteur l'a acheté dans un hypermarché où une pile imposante était à la disposition des acheteurs.

La critique, les critiques qui suivent ne sont pas à sens unique, on le verra facilement.

La première remarque concerne certainement l'Église : ne faudrait-il pas s'interroger, avec sérieux et détermination, sur l'enseignement qui est dispensé ou qui n'est pas dispensé par l'Église ? Si des personnes aussi averties que l'auteur peuvent être abusées par le langage employé, à qui la faute ?

« J'ai cru ce qui m'était dit » (p. 9). Albert Jacquard entreprend de rendre raison à lui-même de sa foi. C'est là une démarche légitime et qui est théologique. On ne lui reprochera pas sa rigueur. On pourra, en revanche, regretter qu'il n'ait pas rencontré un interlocuteur qui l'eût arraché à l'étroitesse d'un soliloque.

Si ce livre déplaît, tant pis. Il est un rappel à l'ordre. C'est aux hommes de ce temps qu'il faut parler pour annoncer l'Évangile, c'est-à-dire Dieu. Or, nous ne nous faisons pas comprendre. Je vais faire une série de remarques et de critiques. Ce sont peut-être aussi des défenses de ce que les chrétiens pensent être la vérité. Mais rien de ce qui va suivre ne peut nous dispenser de nous interroger et très sérieusement sur notre enseignement. Ou alors, il faudrait admettre que nous établissons une séparation mortelle entre un ensemble de « vérités » qu'il faudrait « croire » et un autre ensemble de choses qui seraient « à faire ». Que ce livre pose des

questions en termes dérangeants et contestables sur tel ou tel point n'enlève rien à son importance.

L'Église ?

Laquelle ? Ici, il faut préciser que celle qui est mise en cause, c'est toujours et me semble-t-il, presque uniquement l'Église catholique romaine. On parle de ce qu'on connaît et je n'ai rien à opposer à cette vérité de base. Certes, il est bien question « des religions » (p. 13) mais ce qui est visé en premier lieu, c'est bien l'Église romaine.

Cela au prix de quelques approximations. L'inévitable allusion à l'aventure de Galilée fournit un exemple. On nous dit, à ce sujet, que des « cardinaux du Vatican sont intervenus farouchement ». L'auteur, qui est attaché à la précision scientifique des mots, me permettra de lui dire qu'il y a là une simplification à qui les auteurs ont depuis bien longtemps réglé son compte [3]. D'abord, le Vatican n'était pas la résidence des papes de l'époque. Ensuite les cardinaux farouches ne l'étaient pas tous. Le cardinal Bellarmin était plutôt modéré. Il est vrai qu'il était jésuite et que, bien tranquillement et sans ostentation, des jésuites [4] enseignaient les théories d'un chanoine polonais Copernic [5]. Bien évidemment, la découverte de l'héliocentrisme était, au sens littéral du terme, bouleversante. Jusqu'alors, on vivait la foi chrétienne dans un monde dont on avait une image : cette image était mise en pièces. Comment allait-on vivre désormais cette foi ? L'Église, ce n'est pas seulement les cardinaux farouches mais bien l'ensemble du peuple. Pascal dira plus tard que le silence éternel des espaces infinis l'effrayait. Est-il sûr que la théorie de Galilée a été admise quatre siècles après lui ? Admise par qui ? De Galilée à Pascal quatre siècles [6] ?

L'auteur prend, et c'est commode le *Credo* de Nicée-Constantinople comme structure de son ouvrage (p. 19). Il faut préciser, mais il le fait dans la suite, que le texte de Nicée a connu une suite au concile de Constantinople. Il a aussi un passé : on a pris un symbole existant et on y a inséré des ajouts pour faire face à des difficultés que suscitaient les positions du prêtre alexandrin Arius. Ajoutons enfin qu'il ne s'agit pas là d'une initiative catholique romaine mais bien orientale.

Je crois

Il faut prêter attention à la présentation de la foi par l'auteur. Pour lui, croire fait référence à deux attitudes :

- C'est admettre la sincérité de celui qui s'exprime. On le croit.
- C'est admettre la véracité d'un fait. Pour donner un exemple, disons qu'on admet la réalité d'un fait historique.

Albert Jacquard ajoute à cette description deux attitudes supplémentaires :

- Même justifiée, la genèse de la foi ne peut être décrite : donc on y croit.
- Un acte volontaire présentant la foi comme un objectif, vers lequel il faut tendre. L'auteur range dans cette dernière catégorie la pari de Pascal dont il donne une description : « Vous jouez que Dieu est et vous ne pouvez que gagner, vous jouez que Dieu n'est pas et vous ne

pouvez que perdre [...]. L'argument pascalien peut sans doute convaincre de participer à une religion et d'être généreux au denier du culte » (p. 21-22).

La foi résulte d'une « intrusion de l'au-delà dans l'en-deçà » (p. 23). L'homme s'interroge sur lui-même. Mais d'autres réponses que celles de la religion sont possibles ; celles de la science notamment (voir p. 23).

On est bien confus de voir que le discours des croyants est si mal compris et, je le répète, il faudrait tirer des conséquences de ce fait pour toute pastorale de la foi. Mais il existe de nos jours tant de livres à propos de la foi qu'on est étonné que l'auteur n'ait pas eu la bonne fortune d'en rencontrer au moins un [7].

C'est un lieu commun de distinguer entre foi et croyances, entre la foi et les dogmes. « Croire en », comme le *Credo* le note : « Je crois **en** ». Depuis l'Antiquité chrétienne, on souligne ce « en ». On note qu'il ne s'agit pas d'admettre un fait : l'existence de Dieu mais bien de rencontrer ; de s'en remettre l'amour qui se manifeste et appelle à la communion. Il ne s'agit pas de croire « que » (par exemple le « miracle » du soleil à Fatima), mais de croire « en » quelqu'un. L'homme ne se réduit pas au savoir et aux connaissances. Peut-on ou non lui nier la possibilité de rencontre interpersonnelle ? La foi, en tout cas, est de l'ordre de l'amour et l'amour est toujours de l'ordre de l'invisible. Non, la foi, ce n'est pas admettre des informations [8].

Croire, ce n'est pas admettre des informations mais « donner sa foi ». Fénelon, ce n'est pas d'hier, critiquait, en 1701, dans son mandement pour le jubilé de l'année sainte l'« exercice de la foi [...] réduit à n'oser contredire les mystères incompréhensibles, à l'égard desquels une certaine soumission vague ne coûte rien ». L'auteur ne tombe pas sous ces descriptions. Pour cela, il a droit à notre attention.

[1] Albert Jacquard, *Dieu ?*, Paris, Éd. Stock - Bayard, 2003. - (13,5x21,5),141 p.

[2] On pourra se renseigner facilement sur les activités de ce jeune Institut à l'adresse suivante : I.T.A. 13, rue de Richelieu, 63400 Chamalières.

[3] Il faut voir la présentation que donne l'ancien ministre de l'Éducation, C. Allègre, dans son livre *Dieu face à la science*. « C'est Kepler, et non Galilée, et lui seul, qui démontrera le système héliocentrique » (p. 46, note 2).

[4] « Les jésuites du Collège romain dont Galilée devient tout naturellement l'un des correspondants et des amis fidèles » (*op. cit*, p. 27).

[5] Défendu, en 1624, par le pape Urbain VIII.

[6] « Vers les années 1660, on peut dire que la grande majorité des scientifiques de talent sont favorables à l'héliocentrisme tandis que l'Église catholique se fait plus modeste. »

[7] L'ouvrage est sans note ni référence à l'exception d'une : le livre de J. Cardonnel, *Judas l'innocent*, (p. 115, note 1).

[8] La bibliographie est immense. Donnons seulement le titre d'un ouvrage qui, lui aussi, veut expliciter le Credo : H. de Lubac, *La foi chrétienne. Essai sur la structure du Symbole des Apôtres*, Paris, Éd. Aubier, 1970.